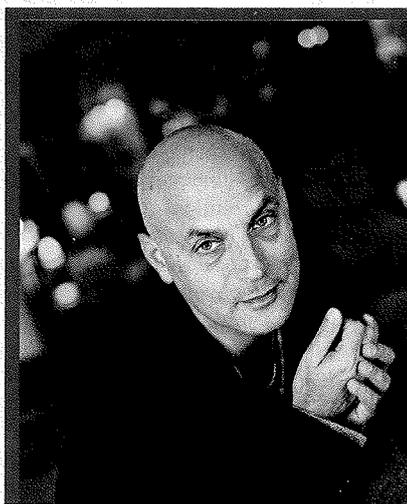


# Si beau, si terrible

Le critique Daniel Mendelsohn propose une promenade littéraire dans un style éblouissant.

**N**ous connaissons Daniel Mendelsohn en France comme l'auteur de ce chef-d'œuvre que sont *les Disparus*. Si beau au sens où Rilke écrit « le beau est le commencement du terrible ». L'année dernière, nous avons eu la chance de découvrir *l'Étreinte fugitive*. Si fragile, comme le narcissé offert à Virginia Woolf par Freud. Ce que nous ignorions, c'est que Mendelsohn est considéré outre-Atlantique comme une des grandes figures de la critique culturelle. L'erreur est désormais réparée avec *Si beau, si fragile*.\*

Né à New York en 1960, cet écrivain, qui aurait pu être autrefois accueilli par Sylvia Beach, a fait ses études à l'université de Virginie et à Princeton, où il a soutenu sa thèse de lettres classiques. Ses premières critiques et ses premiers essais sur des questions littéraires et culturelles paraissent en 1991. Il a depuis écrit pour de nombreux journaux, notamment pour le *New Yorker* et la *New York Review Of Books*. Nourri d'Antiquité classique mais aussi des écrivains français du XVII<sup>e</sup> siècle ou de Constantin Cavafy, Mendelsohn ne propose pas seulement dans un style éblouissant une promenade littéraire, il replace la critique à sa juste place. On a fini par l'oublier mais le je du critique (« j'aime ou je n'aime pas ») n'est d'aucune importance. La seule chose qui compte dans cet exercice est le moi, c'est-à-dire comment la personne qui rend compte d'un livre, d'une pièce, d'un film va s'y prendre pour ramener l'œuvre à soi, se l'approprier et confirmer ainsi son caractère universel. La méthode choisie ici est finalement ancienne : l'auteur fait passer l'œuvre au tamis de sa propre culture, encore faut-il que cette dernière soit parfaitement assimilée. Or, c'est le cas de Mendelsohn qui pense grec, respire grec, mange grec... on arrêtera là. Du coup, l'activité de critique n'est pas un métier, mais une des conditions nécessaires à cet exercice si périlleux que Foucault nommait « la sculpture de soi ».



Formé aux lettres classiques, Daniel Mendelsohn passe les œuvres au tamis de la culture grecque.

Arrivé là, on se dit que le critique qui critique Mendelsohn doit se calmer. On ne voit pas très bien en quoi le compte rendu du *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola peut changer notre vision du monde. Pourtant, il y a bien quelque chose de foudroyant et donc de grec dans le texte, ce « *Lost In Versailles* », qui lui est consacré. Passons sur l'art avec lequel Mendelsohn retranscrit nos émotions

**Il mêle les genres, entrechoque les références et produit ainsi de superbes étincelles.**

de spectateur. L'exercice mérite déjà des louanges. Mais c'est à la fin que l'auteur se dévoile quand il dépeint la dernière scène du film : la caméra s'attarde sur la chambre dévastée de la reine de France après le passage de ceux qui ne sont plus des émeutiers et qui ne sont pas encore des révolutionnaires. « *Ce spectacle*, écrit Mendelsohn, *ne nous laisse rien deviner des hommes. [...] Coppola s'en tient à un triste*



**Si beau, si fragile, de Daniel Mendelsohn**

et vain catalogue de bric-à-brac dévasté. Comme pour les adolescentes auxquelles elle témoigne tant de sympathie, il semble que la pire image du désordre soit pour elle une chambre en désordre. »

Qu'il s'agisse de Tarantino ou de Truman Capote, de Cameron ou d'Hérodote, d'Henry James ou d'Ang Lee, Mendelsohn mêle les genres, entrechoque les références et produit ainsi de superbes étincelles. Ces dernières peuvent également être provoquées par un retournement de l'écrivain. C'est ce qui arrive pour *Volver*, d'Almodovar, et de rappeler qu'en espagnol *volverse* peut également signifier « changer d'avis sur quelque chose ». Face à notre religion de l'instantané, Mendelsohn réintroduit le temps qui embellit et fragilise, mais aussi fait dire de certains « chefs-d'œuvre » « *n'y touchez pas, il est brisé* ».

La critique est intelligence, au sens étymologique du terme – *inter legere* –, elle relie, elle rassemble ce qui est maintenu en permanence, aujourd'hui, dans son éparpillement. On dit que chaque Américain se souvient de ce qu'il faisait le 11 septembre 2001. Ce matin-là, Mendelsohn descendait le West Side Highway de Manhattan dans une voiture remplie de livres universitaires sur la tragédie classique. ■

*Si beau, si fragile*, de Daniel Mendelsohn, traduit de l'américain par Isabelle D. Taudière, Flammarion, 427 p., 22 €.